

Le Problème de la Jeunesse

La formation nationale d'abord, internationale ensuite du mouvement de jeunesse socialiste au sein de la Deuxième Internationale représente, à notre avis, un facteur très important pour appuyer l'opportunisme dans sa lutte contre les courants révolutionnaire qui s'expriment à cette époque, dans le mouvement ouvrier.

Pour juger du sens réel suivi par ce mouvement de jeunesse il ne faut pas s'en tenir aux phases isolées, aux positions déterminées par le milieu historique où luttait le prolétariat en ce moment, mais il faut découvrir au travers de ces éléments la tendance générale suivie par le mouvement ouvrier, dans son ensemble. La Première Internationale avait été celle des théoriciens et des déchirements entre les sectes socialistes et anarchistes d'une part et les partisans du socialisme scientifique d'autre part. La deuxième fut celle des recruteurs et de l'unité. On sait que par rapport à la période précédente, le capital idéologique détenu par le prolétariat, s'exprime concrètement, alors, par l'existence de puissantes organisations ouvrières au sein desquelles prédomine surtout l'influence des partis socialistes. Mais ceux-ci, placés dans une situation favorable au capitalisme, grâce à l'expansion coloniale, deviennent bientôt la proie des courants politique qui, au sein du mouvement ouvrier, inclinent vers le parlementarisme. Les succès remportés par les mandataires socialistes aux élections renforcent l'influence parlementaire. Dans les partis et dans les syndicats les opportunistes s'emparent des postes dirigeants ce qui a pour effet d'accroître la corruption démocratique parmi la classe ouvrière. Pour ce qui concerne les syndicats ils deviennent un instrument aux mains des réformistes qui les transforment en caisse d'assurabilité contre le chômage, en instruments de conciliation vis-à-vis du patronat, leur enlève leur caractère de lutte de classe.

Ces « écoles du socialisme » qui auraient dû fournir des soldats trempés dans les luttes économiques, s'éloignent de plus en plus de la révolution et du socialisme. De leur côté les partis cherchent à grossir leur effectifs. L'idée de l'invincibilité

du nombre les guide; ils sous estiment l'importance des luttes économiques et, sous prétexte d'éducation et de conquête de la majorité se transforment en organisation de masse. C'est ainsi qu'on arriva à sacrifier l'entraînement révolutionnaire du prolétariat à la construction de centres éducatifs ouvriers et à la pratique électorale. Le bulletin de vote et la pédagogie ouvrière deviennent les armes essentielles du prolétariat et son action de classe est considérée comme moyen auxiliaire d'emploi périlleux. La formation du parti de masse s'opère surtout par l'unification des partis socialistes. Ces unifications faites à l'initiative des opportunistes augmentent leur influence et, l'unité pour faire des partis socialistes des organisations de masse présente un attrait puissant auprès des ouvriers et plus particulièrement auprès de la jeunesse ouvrière. Le résultat d'une pareille tactique détermine de grands succès électoraux et de formidables partis; mais la fusion avec des courants souvent nuisibles au socialisme, aveugle et affaiblit les éléments révolutionnaires de cette internationale. Les courants de gauche qui se manifestent sont, eux aussi, victimes de cette politique du nombre et de l'unité. Chaque tendance avait, en effet, comme souci dominant, ou bien d'œuvrer à l'unification ou bien de conserver l'unité, au prix de concessions réciproques, concessions qui laissaient subsister, derrière les façades des motions d'unanimités, les désaccords profonds, rendant toute action de classe impossible. Exception faite des « Tribunistes » hollandais, jamais le problème de l'exclusion des gauches, dans la Deuxième Internationale, ne s'est posé. Bien au contraire, en Allemagne, Rosa Luxembourg réclamait l'exclusion des opportunistes; en Italie, on chasse du parti les partisans de l'expansion coloniale en Tripolitaine; en Russie, ce furent les menchéviks qui ont été les plus chauds protagonistes du rétablissement de l'unité dans la social-démocratie, — à quoi Lénine ripostait « qu'avant de s'unir il fallait d'abord s'épurer ». Cette situation s'explique du fait que les opportunistes avaient besoin des gauchistes pour tromper, illusionner les masses sur le ca-

ractère réactionnaire de leur politique et qu'en même temps ils rendaient impossible à ces derniers de faire un travail indépendant et révolutionnaire près des masses. Sauf en Russie, partout les gauchistes commencèrent un travail indépendant seulement après 1914. C'est pourquoi il a fallu que survienne cette catastrophe pour que les prolétaires comprennent l'opposition fondamentale existant entre les gauches marxistes et les opportunistes, alliés de la bourgeoisie. Si les positions des gauches furent nettement insuffisantes au sujet de la démocratie et de la conception du parti, cela s'explique par les conditions de l'époque permettant aux opportunistes d'étouffer tout effort révolutionnaire. En tous cas, ces erreurs furent rejetées par la lutte acharnée des Spartakistes en 1918-19 et la scission dans la social-démocratie pour fonder la Ligue Spartakus et c'est seulement grâce à ces événements et le bouleversement révolutionnaire de la Russie tsariste que l'éclosion d'une conscience de classe supérieure a pu s'accomplir et trouver son expression concrète et révolutionnaire par la fondation de la Troisième Internationale.

Il s'agit maintenant de déterminer, en rapport avec ces considérations, le rôle joué par le mouvement des jeunes socialistes, au cours du processus de décomposition de cette Internationale. Nous avons vu que les conditions nécessaires pour faire du prolétariat une classe consciente, c'est-à-dire la fondation d'organismes de masses, dont l'action révolutionnaire résulte des capacités du parti à élaborer les données programmatiques pour l'action ouvrière, déterminent un profond courant de sympathie de la jeunesse ouvrière pour la cause prolétarienne.

Or, il est incontestable que les possibilités de lutte de la classe ouvrière et, par conséquent, les capacités de son parti, à l'époque de la Deuxième Internationale, s'atténuaient considérablement sous l'influence de l'opportunisme, ce qui devait provoquer, par répercussion, un fléchissement de la température révolutionnaire de la jeunesse. Au surplus, les gauches n'ayant pas la possibilité d'intervenir avec succès contre les progrès de l'opportunisme, les réactions de la jeunesse à la politique de compromission des partis ne pouvaient pas trouver de débou-

chés révolutionnaires et elle se laisse, par conséquent, entraîner par les manifestations bruyantes entretenues par les opportunistes autour de l'électoratisme l'unité et le recrutement. Les rapports qui ont eu lieu entre ces réactions des jeunes et les gauches ont toujours été contingents, dépourvus de continuité et, de là, facilement captés par les opportunistes.

Si l'on observe les premières manifestations de la jeunesse au sein des partis socialistes, on remarque qu'elles se différencient pratiquement de l'activité des partis par une propagande antimilitariste intense. Comme cette activité était rendue nécessaire par l'intervention fréquente de l'armée pendant les grèves, lorsque celles-ci se font de plus en plus rares, les jeunes socialistes étaient les premiers à souffrir de cet arrêt de la combativité ouvrière et à réagir immédiatement à l'altération d'un élément qui les avait attiré vers le socialisme. Mais on peut observer également que ces réactions, tout en coïncidant avec la lutte que les gauches fournissent contre l'opportunisme, ne soudent pas ces générations de révolutionnaires avec les jeunes récalcitrants.

Par contre, les courants anarcho-syndicalistes faisant usage d'une phraséologie révolutionnaire et adversaires du parlementarisme, attirent dans leurs rangs cette jeunesse avide d'activité et turbulente. Et c'est ici qu'apparaissent déjà les côtés faibles des gauches marxistes. En effet, devant l'influence grandissante des courants anarchistes auprès de la jeunesse, — phénomène qui prouve que les réactions ouvrières s'effectuaient surtout dans les syndicats — elles ne tendent pas vers le renforcement de l'activité syndicale afin de donner aux jeunes le moyen de fournir un travail pratique cadrant avec l'accentuation de la lutte ouvrière, mais elles s'efforcent, au contraire, de placer les jeunes dans des organisations autonomes qui, selon leur conception, devaient favoriser leur adaptation au mouvement ouvrier. En réalité, cette conception dénaturait le rôle du parti et lui enlevait sa signification d'avant-garde — ne pouvant englober qu'une minorité — car il n'était possible de se rattacher la jeunesse qu'à la condition de lui offrir un champ d'activité constant dans des cadres organiques les plus larges possibles.